

LES MYSTÈRES QUI NE FURENT JAMAIS ECLAIRCIS

L'ombre Casquée

par JEAN RAY.

Tous les mystères ne se confinent pas dans la brumeuse Angleterre. L'Allemagne, patrie des «Pottergeister», ou les Balkans, terres d'élection des vampires.

Ils se complaisent parfaitement chez nous, à notre porte, à portée de la main.

Ce sont de vieilles gens de Gand, notre belle et sombre cité, comme a dit Maeterlinck, qui nous ont raconté ceci, en réprimant mal un frisson d'épouvante, bien que, depuis, beaucoup d'eau eût passé sous les innombrables ponts de la cité hautilaine et farouche.

C'était pendant les premiers jours de janvier de 1871. On venait d'annoncer la victoire de Faldherbe sur les Prussiens à Bapaume, et on espérait que la roue de la fortune pourrait encore tourner à l'avantage de la France.

Les enfants revenaient de l'école, en proie à un enthousiasme qui aurait tout aussi bien animé des cœurs de petits Français.

Le soir tombait, c'était l'heure où s'allumaient les réverbères; les rues étaient noires et glissantes, des halos rougeâtres entouraient les lumières.

Au coin de la Reke, dont les maisons bordent les lentes eaux de la Lys, quelques écoliers pesaient encore les chances de la nation amie, quand l'un d'eux s'écria :

— Tiens... il y a de la lumière dans la maison de Stasse!

La nouvelle était ahurissante, car depuis des lustres cette vieille et branlante demeure, tombait en ruines et l'on s'attendait à tout moment à y voir surgir les démolisseurs.

Les volets avaient disparu depuis longtemps et les gamins purent coller leurs visages contre les vitres chargées de poussière et de crasse.

Ils ne virent qu'une chambre vide, aux murs délabrés, et des «lumières brûlant à même le sol».

Leur étonnement ne fut que de courte durée, car bientôt ils trouvèrent la chose amusante et se mirent à rire et à crier.

Brusquement leur joie se mua en terreur et ils s'enfurent dans l'ombre en hurlant.

Ils venaient de voir une ombre énorme glisser sur le mur et «souffler» rapidement les lumières.

Or, aussi brève que fut l'apparition, les enfants l'avaient pu reconnaître : c'était celle d'un soldat prussien, «l'ombre au casque pointu» comme on chanterait plus tard dans «Le Rêve passe».

Il y eut, ce soir-là, pas mal de gifles distribuées aux «menteurs», personne ne voulant croire à la vision et les parents de ce bon temps jadis étant prodigues en taloches.

Le même soir pourtant, la porte du café voisin «t Schippershuls» fut poussée avec violence, et un client, malade d'émotion et d'effroi, vint s'affaler contre le comptoir.

— Allez donc voir ce que se passe dans la maison de Stasse! gémit-il. Ils fils furent quatre à voir «les lumières brûlant à même le sol» et l'ombre du Prussien les éteignant.

Le veilleur de nuit fut alerté. On pénétra dans la maison, où l'on ne trouva nulle part trace de luminaire.

Le surlendemain, des bateliers virent les vitres de la maison abandonnée, s'éclairer brusquement, mais presque aussitôt retourner aux ténèbres. On n'a pu nous dire si la maison Stasse fut l'objet d'une surveillance officielle, mais il faut croire qu'elle resta désolée, mais plongée dans son obscurité coutumière.

Pourtant le règne de terreur de l'ombre casquée, ne venait que de commencer.

Le savetier Dierickx, habitant la rue du Canal, proche de la Reke, travaillait tard, ayant une nombreuse famille à nourrir.

Il s'éclairait d'une lampe à lentille, une bougie dont la clarté s'amplifiait

par le truchement d'une grosse verrine remplie d'eau et suspendue à une potence. En flamand et en terme du métier, on appelait cet appareil un «Ordi-naal».

Soudain la bougie fut soufflée.

— Hols, fermez donc la porte... il y a un courant d'air! cria le cordonnier en rallumant la chandelle.

Mais la porte était fermée et dans la maison tout le monde dormait.

Dierickx vit la flamme osciller, puis, à sa grande terreur, une ombre gigantesque se dessiner sur le mur.

De nouveau la flamme s'éteignit et, plus tard, le savetier, prétendit avoir entendu le bruit du souffie extincteur.

Il eut le courage de rallumer sa lampe, mais l'ombre ne réapparut plus, du moins chez lui.

A cent pas de là, dans la rue de la Blanchisserie, une vieille femme, Meetje Pianskaert, ne parvenant pas à trouver le sommeil, disait son chapelet.

Une veilleuse à flotteur éclairait sa chambre.

Tout-à-coup elle vit bouger quelque chose sur le mur d'en face.

Son chapelet lui tomba des mains et elle appela au secours : une ombre monstrueuse se penchait vers la veilleuse et la souffla.

Pendant huit jours la pauvre vieille resta entre la vie et la mort, puis elle fit exorciser sa maison et le calme lui revint. Mais sa santé resta chancelante; elle mourut le 10 mai suivant.

Le 10 mai, le jour où fut signé le traité de Francfort, qui mit fin à la guerre franco-allemande et enleva l'Alsace et La Lorraine à la France... On raconte que le spectre souffleur apparut encore au cours du mois suivant, notamment chez une verdurière du Godshulshammeke, où elle tenta vainement d'éteindre un cerge bénit, allumé par la bouliquière, parce qu'un orage grondait, puis dans la rue des Tanneurs, chez un cabaretier-barbier, au moment où il allumait un lumignon pour descendre à la cave.

Mais détails et précisions faisant défaut à ce sujet, il est fort probable que ce n'est qu'une ajoutée, due à l'imagination des rapporteurs.

Un seul cas mérite encore d'être retenu.

Dans une belle maison bourgeoise de l'Arrière-Lys, habitait alors un professeur de musique très honorablement connu, M. Denys (Rien n'est garanti l'authenticité de ce nom, d'aucuns l'appellent M. Devriez et d'autres M. Devriendt).

M. Denys — nous continuerons à l'appeler ainsi — avait passé sa soirée avec sa femme et ses deux filles chez des amis; au retour le ménage s'était installé autour de la table, pour savourer une dernière tasse de café.

Soudain, une des jeunes filles poussa un cri d'effroi et montra une ombre immense se déplaçant lentement sur la muraille, entre la porte et la fenêtre. Il n'y avait pas d'erreurs possibles; c'était, bien le Prussien fantôme qui, depuis des semaines, terrifiait le voisinage.

Brusquement l'ombre leva les bras et s'effondra, semblant s'enfoncer dans le sol.

C'était le soir du 10 mai 1871.

Depuis l'ombre ne revint plus, laissant en paix bougies et chandelles.

En passant de bouche en bouche, les faits ont pu s'amplifier; nous sommes d'ailleurs convaincus qu'il en fut ainsi, connaissant trop bien nos conteurs de veillée.

Et nous n'aurions jamais rangé cette bizarre histoire parmi les mystères qui ne furent jamais éclaircis, sans notre regrettable ami, Gustave Vigoureux, l'excellent écrivain-folkloriste flamand.

Gustave Vigoureux n'avait pas son pareil pour remuer les vieilles archives, recueillir les témoignages, fouiller le passé.

Avec une patience bénédictine il s'occupait du cas troublant et voici les notes fort intéressantes qu'il nous a laissées :

« Les enfants et les clients de la » « Schippershuls » parlent de « lumières » brûlant à même le sol, dans la maison abandonnée de la Reke. Ils n'en précisent pas la nature. Ce n'est donc que par une association d'idées, d'ailleurs compréhensibles, qu'ils disent avoir vu souffler ces lumières.

« Seul le savetier Dierickx entend le bruit du « souffie », mais il parle également d'un « courant d'air ».

« Or dans toutes les histoires de revenants, ces derniers s'annoncent où sont accompagnés d'un souffle glacial. Je ne tiens pas à faire référence de contes de nourrice, mais bien d'ouvrages sérieux, comme « The Nightside of Nature » de Mrs Catherine Crowe, qui fourmillent de témoignages dignes de foi.

« Le dernier habitant de la maison Stasse, était batelier français, Polydore Rigaud. Enrôlé parmi les franco-tireurs, il fut pris les armes à la main et fusillé par les Bavarois.

« La mère de Meetje Dierickx était une Française, native de Colmar. Trois de ses cousins furent tués à la guerre, deux à Forbach et un à Wissembourg.

« Le savetier Dierickx avait appris son métier à Paris. Son fils aîné s'y était établi, et habitait le quartier des Batignolles. Il fut tué sur le pas de sa porte, par un éclat de biscayen.

« Dans le quartier il passait pour un grand mangeur de Prussiens.

« Un ami du professeur de musique que Denys, avait été arrêté à Senlis et emmené captif, par les Allemands. Depuis il fut porté comme disparu. M. Denys était un grand francophile, une de ses filles se fixa plus tard à Paris où elle fit une belle carrière artistique.

« Cette concordance dans le choix des « victimes » de l'ombre casquée est certes, assez troublante, mais ne prouve pas grand-chose.

« Si cette ombre fut réellement un spectre ou un revenant, je ne puis m'expliquer ces mesquineries de l'Au-Delà qui ressemblent bien plus à des farces d'écoliers qu'à de graves manifestations d'outre-tombe. »

Les mesquineries de l'Au-Delà... Ces mots nous ont frappés, d'autant plus que dans bien des « mystères » où l'Au-Delà semble jouer un rôle nous sommes trouvés devant des choses sérieuses, de si pitoyables enfantillages que nous avons oublié d'avoir peur.

Et l'Au-Delà a manqué son effet.



B. GOORDEN PRESENTE

LE FANTASTIQUE DANS TOUT (1949)

TOUT

LE GRAND HEBDOMADAIRE BELGE DU REPORTAGE

N° 9 / -- 11 MARS 1932

PARAIT LE VENDREDI

32 pages Fr. 1.50



LES INDIENS! La noble beauté de la race rouge, aujourd'hui à peu près disparue, est légendaire. Que deviennent les derniers Sioux au contact de la civilisation blanche? Lisez, en page 9, le reportage de Charles Pétrasch :

CIRQUE !

-INTRODUCTION par B. GOORDEN	P. 3
-L'HOMME ET LE SERPENT (par Ambrose BIERCE) (N° 1 du 9/4/1949)	p. 4-5
-RHOTOMAGO par Michel de GHELDERODE (N° 3 du 7/5/1949)	p. 6-7
-DUPONT S'EST RETOURNE par Thomas BURKE (N° 4 du 21/5/1949)	p. 8-9
-J'AI TUE ALFRED HEAVENROCK par Jean RAY (N° 5 du 28/5/1949)	p.10-11 + 31
-L'HOMUNCULE par Robert BLOCH (N° 6 du 5/6/1949)	p.12-13 + 31
-LE TABLEAU DE LUCIO DE FERRI par Johan DAISNE (N° 3 du 7/5/1949)	p.14
-LA SECONDE MORT DE THAIS par Henri HORNE (N° 7 du 12/6/1949)	p.15
-L'AMATEUR DE RELIQUES par Michel de GHELDERODE (N° 7 du 12/6/1949)	p.16-17
-LE DIABLE A LONDRES par Michel de GHELDERODE (N° 8 du 19/6/1949)	p.18-19
-L'AUBERGE par Guy de MAUPASSANT (N° 8 du 19/6/1949)	p.20-21
-LE TRESOR FANTOME par Jean RAY (N° 8 du 19/6/1949)	p.22
-LA HANTISE DES CARREFOURS par Jean RAY (N° 9 du 26/6/1949)	p.23
-VOILA POURQUOI MONSIEUR BELZET N'EXISTE PAS par J. COLLIER (N° 9 du 26/6/1949)	p.24
-MONSIEUR SARRIGUE ET LE DIABLE par Jean RAY (N° 10 du 3/7/1949)	p.25 + 31
-LE PUIT ET LE PENDULE par Edgar Allan POE (N° 12 du 17/7/1949)	p.26-27 + 31
-L'OMBRE CASQUEE par Jean RAY (N° 11 du 10/7/1949)	p.28
-LA FEMME AU PARAPLUIE ROUGE par Jean RAY (N° 12 du 17/7/1949)	p.29
-LES "SOMBRES SIX-SEMAINES" par Jean RAY (N° 14 du 31/7/1949)	p.30

LE FANTASTIQUE DANS "TOUT"

La revue TOUT, qui nous intéresse, éditée par Patria (30 rue du Marais à Bruxelles), connu 25 numéros entre le 9 avril et le 16 octobre 1949.

C'est un article de Claude DEMEOCQ, paru dans Le Petit détective (Bois-Colombes) N°2 (1985) et réalisé grâce à la collaboration de notre collègue et ami, Robert van Bel, qui a attiré notre attention sur cette revue.

Claude DEMEOCQ y échafaude d'audacieuses hypothèses en ce qui concerne les apports de Jean RAY.

Si nous nous référons à l'illustration de couverture de la présente anthologie, par exemple, il signale: "Il est certain que Jean Ray n'a pas collaboré à la première formule de TOUT -ayant été publiée du 15 janvier 1932 au 9 décembre 1934 (49 numéros) par les Eds Patria à Anvers-, mais alors que faisait-il déguisé en chef indien sur une des couvertures?" (p. 49). Si le Sioux présente effectivement quelque ressemblance avec Jean Ray, C.DEMEOCQ omettait purement et simplement la légende figurant en-dessous de la photographie... A sa décharge, nous citerons Roland STRAGLIATI qui, dans l'introduction à "La main de Goetz von Berlichingen" (publié dans Mystère-magazine N°41 de juin 1951), prétendait que "(...) son grand-père paternel (...) épousa une Indienne au cours de ses voyages" (p. 77). Même si Jean Ray se plaisait à imaginer cette grand-mère paternelle sioux ou dakota, Marie-Thérèse Colen est bel et bien née le 22 août 1818 à Mol, dans la province d'Anvers (cf. BARONIAN/LEVIE, L'Archange fantastique, 1981, p. 44)!

Le sensationnalisme étant à la mode, nous excusons ce premier manque de rigueur scientifique mais pas le suivant. Claude DEMEOCQ manque totalement d'objectivité en affirmant: "TOUT bénéficiera des signatures les plus prestigieuses de la Belgique: Jean Ray (...) y signait une longue nouvelle fantastique (non rééditée à ce jour): L'homme et le serpent." (p. 44). En fait, le texte n'est pas signé. Ensuite, quand on effectue quelques recherches, on constate qu'il s'agit d'un texte d'Ambrose BIERCE, réédité notamment, sous le même titre, dans La Rivière du hibou et autres contes (Les Humanoïdes associés, 1977)...

Cela dit, l'article de Claude DEMEOCQ a des qualités et il semble qu'il ait raison en disant que la nouvelle fantastique de Jean Ray "Monsieur Sarrigue et la diable" n'a jamais été rééditée. Il s'agirait d'un inédit alors que les autres textes ont pour la plupart été repris dans L'HERNE N°38 consacré à Jean RAY par Jacques VAN HERP en 1980.

Si nous passons rapidement en revue les contributions des autres écrivains à TOUT, nous avons affaire à des "classiques": les textes des Belges Johan DAISNE et Michel de GHELDERODE -provenant tous trois de l'édition définitive de Sortilèges (1947)- sont archiconnus des spécialistes alors que "L'Auberge" du Français Guy de MAUPASSANT -parue dans Les Arts et les Lettres, le 1er septembre 1886- figure dans son recueil Le Horla (1887) et que celle de l'Américain Edgar Allan POE, "Le puits et le pendule", sera reprise dans ses Nouvelles histoires extraordinaires.

Après un survol bibliographique rapide, nous n'avons pas retrouvé trace des autres textes mais il est possible que l'un ou l'autre (BLOCH ?) ait bénéficié d'une autre traduction française. Quoi qu'il en soit, bonne lecture.